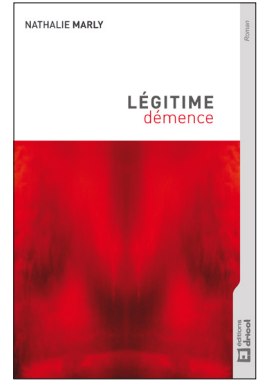




Nathalie Marly

Légitime démence



Une étoile est passée dans ma vie. Une mine d'amitié où puiser idées et énergie. Mais l'astre est parti trop vite. Disparu, envolé, réincarné. Sans toi, ce livre ne serait pas. Merci de m'avoir éclairée sur ce monde du rock que tu chérissais tant. Qui que tu sois devenu, je suis certaine que tu n'es pas loin de moi. Tes encouragements me sont parvenus chaque jour pour que je donne naissance à ce projet fou, cette histoire diabolique, cette Légitime Démence.

Chapitre un

Insouciance jeunesse
L'existence le pied au compteur
Tout l'avenir pour penser le futur !
Moteur de ta vie
Je suis en toi
Aussi si petit que je sois
Assurance de tous les risques
De tes folies, de tes excès
Inconsciente petite graine
Réjouis-toi, je suis là
L'instinct veille
Cherche l'amour, pour que je sois !

Artaban

Deux août mille neuf cent nonante et un

Loïc à Londres.

Fin de la tournée ! Le corps comme un vieux torchon délabré surmonté d'une cervelle, esquinée par une main malveillante avec une râpe à fromage !

Sentiments contradictoires de soulagement et déjà de mélancolie...

Des dizaines de concerts enchaînés depuis plus de six mois entre l'Europe, les États-Unis et le Japon. Une tournée infernale, entamée dans la frénésie et achevée dans l'hystérie. Presque pas de répit. Désormais incapable de distinguer une chambre d'hôtel d'une autre. Accro à l'air-co.

Saturé de bouffe indigeste, je dévalise chaque jour des centaines de minibars. Haine tenace contre les moquettes, ces saletés de tapis de chambres d'hôtel ! Mes pires ennemis : les acariens. Allergique au dernier degré et drogué aux antihistaminiques.

Plus tout le reste. Dangereux cocktail...

À Tokyo, j'ai consulté un médecin traditionnel. Il m'a fourgué des remèdes, mais surtout mis en garde : j'avale tellement de saloperies en tous genres que mon organisme ressemble à une décharge. Un conteneur à toxines...

— Vous n'allez pas tenir longtemps à ce rythme...

Sentence sans appel.

Là ! Maintenant ! Je suis incapable d'arrêter !

Impossible de tenir le coup à pareille cadence...

Mes trois potes carburent pareil. Quatre toxicos ! Notre seul mérite : avoir évité l'héroïne et les injections en général. Mais malgré cela, nous sommes devenus de fabuleux réceptacles à cocaïne et amphétamines. Et des amphores à alcool !

Quatre junkies qui portent un nom : Kiss My Ass. LA sensation rock de ces deux dernières années. Adulés, idolâtrés, encensés. Les sauveurs de l'esprit rock pur et dur. Depuis la vague punk des années septante, personne n'a balancé une telle purée de décibels ! Faut croire qu'il y a des millions de personnes qui attendaient cette résurrection sonore.

Tous les gamins qui ne connaissent rien à l'histoire musicale nous prennent pour des messies ! Le bon groupe au bon moment, doté d'ennemis jurés : les ligues de vertu, les parents, quelques églises rétrogrades, et certains médias frileux.

Nous vendons des centaines de milliers d'albums. La manne financière Kiss My Ass : incontournable ! Du coup, nous en devenons quasi fréquentables.

Et nous en profitons à fond ! Provocation gratuite à gogo, excès en tous genres, le sexe érigé en dogme... Rien à foutre de rien !

Ce soir sera l'apothéose. Le dernier concert. Dans une salle de la banlieue de Londres. En première partie d'Iggy Pop and the Stooges. Deux semaines que nous ouvrons pour eux chaque soir. Ils nous adorent et, putain, c'est réciproque ! J'ai une profonde affection pour Iggy. Ce mec a tout traversé, y compris l'enfer. Lui aussi bénéficie du retour en grâce de la rage sonore. Il en a été un des initiateurs vingt ans plus tôt. Un précurseur, un visionnaire. Enfin, le public lui rend justice !

Nous sommes fiers de jouer avant lui ! Iggy tient la route depuis un bon moment, il a appris – à ses dépens – à gérer le bordel que constitue une tournée de rock. Dormir le jour, jouer le soir, être assailli par des dizaines de filles prêtes à arracher leur culotte au moindre clin d'œil. Être entouré par des personnes qu'on connaît à peine : attachées de presse, membres de la maison de disques, photographes, journalistes, pique-assiette, sangsues, fans malades et idolâtres, jet set, acteurs et même des édiles politiques qui viennent flairer l'air du temps.

Pour dresser un barrage efficace, Iggy compte sur ses roadies. Une dizaine de ty-

pes originaires de sa ville, Detroit, des amis et des connaissances d'adolescence pour la plupart. De vrais branques. Des durs au cœur d'or, mais complètement allumés. Ils vouent une véritable vénération à l'Iguane. Plus fidèles que la garde rapprochée de Saddam Hussein ! Car, ici, pas de relation de peur ou d'obéissance ! Ces mecs défendent Iggy envers et contre tout. Au début, ils nous flanquaient la frousse, mais je crois qu'ils testaient ce que nous avons dans le froc. Maintenant que nous avons partagé des concerts et des beuveries insensées, ils nous prennent aussi pris sous leur protection, le temps de la tournée commune. Pour rien au monde je ne voudrais affronter un de ces lascars ! Certains d'entre eux sont même armés. Je me demande comment ils passent les frontières avec leur arsenal...

Nous passons l'après-midi avec Iggy et ses Stooges. La séparation approche. Nous voulons jouir de ces derniers instants. Iggy est splendide dans son pantalon en cuir de python. Torse nu comme à son habitude. Sec comme une trique, tout en muscles fins. Ses grands yeux aciers dévorent et charment. Sa chevelure blonde et ses dents blanches achèvent de magnétiser les hommes comme les femmes. Son rire résonne dans les loges. Il est heureux, fier de rester le porte-drapeau du rock sans concession, même à près de cinquante ans. D'ailleurs, Iggy est sans âge, une icône, la référence ultime et, Bon Dieu, je me sens si bien à ses côtés ! Sa voix grave me flanque des frissons et sa classe naturelle me donne des complexes. Je lui ai dit tout cela en cette belle fin de journée et il a éclaté d'un grand rire affectueux. Moi aussi je t'aime Loïc ! m'a-t-il confié, en me serrant dans ses bras et en me collant un gros patin sur la bouche devant tout le monde. Sa manière à lui de me faire l'amour... Je suis honoré par ce geste et tout le monde a désormais acté notre profonde complicité. Place aux champagnes, bourbons, vodkas et bières pour sceller cette amitié.

Quelques heures plus tard, nous sommes tous pétés, sauf Iggy... Je sniffe une bonne ligne de coke pour me remettre d'aplomb et attaquer le concert.

Attirés comme des mouches par la lumière, nous entrons dans l'arène. Le public découpé en formes anonymes trémousse. Comme toujours, cette sensation intense dès que je pose le pied sur scène : désir inextinguible de satisfaire les fans, orgasme vertigineux d'être là au centre du monde. À quelques secondes de remplir mon vide intérieur d'une jouissance extrême. Le paradis cérébral à portée de main. L'édén de l'ego qui frappe à la porte. La reconnaissance.

Le public nous soulève, nous aime comme aucun autre. Nous leur donnons le meilleur pendant une heure. À fond, limite crise cardiaque. Un rappel, puis Iggy arrive en courant avec ses musiciens. Place aux Stooges. Une leçon de rock incandescent, un déluge de rage et de décibels. Un concert qui restera dans les annales du bruit !

Un empereur sur scène : Iggy. Sans cesse en mouvement, tournant comme une toupie folle, il jongle avec le micro, se roule par terre, se jette dans la foule. Il rebondit contre les colonnes d'enceintes et insuffle une énergie diabolique à la salle. Ce mec est un chaman ; il a le don d'élever l'excitation du public à son climax, le tout sans violence.

Une heure trente plus tard, Iggy s'apprête à arrêter les frais.

— On vous aime, mais on va en rester là mes amis. N'oubliez jamais de vous révolter contre ce qui vous démange ! Bonne soirée !

Iggy revient vers les coulisses en me lançant un grand clin d'œil. Le public fait un bruit d'enfer, il en veut plus. Les premiers rangs tapent du poing sur la scène, le reste de la salle piétine le sol et les gens postés aux pourtours cognent de toutes leurs forces contre les parois métalliques de la salle. Un martèlement dantesque rythmé par des Iggy, Iggy, Iggy qui me saisit par le bras et me hurle à l'oreille :

— Prends tes potes et amenez-vous sur scène ! Les deux derniers morceaux, on les joue ensemble !

Putain ! Jouer avec les Stooges et reprendre deux de leurs standards, I Wanna be your Dog et No Fun ! Quel orgasme ! Quel cadeau !

Je rugis à mes potes :

— Steve, Terry, Mike, amenez-vous, bordel de merde ! Iggy veut qu'on l'accompagne pour deux rappels !

Ils déboulent comme des mecs en rut après dix ans d'abstinence sexuelle. Nous nous agglutignons autour d'Iggy et de son micro. Il calme un instant le public :

— Hey ! Deux secondes de silence ! Vous les avez vus en première partie de notre set. Ils vont chanter avec moi pour clôturer cette tournée, je vous demande une ovation pour mes frères : KISS MY ASS ! ! !

La salle tremble sur ses fondations. Les cris redoublent et les sifflements me vrillent les tympans. Iggy regarde ses Stooges, deux déhanchements, et les guitares explosent.

Je pleure d'euphorie, mes potes aussi, je crois. Tout est trop fort : le volume sonore, l'émotion d'être planté sur scène avec les Stooges, le public totalement hors de contrôle. Je vois de grandes vagues de gars et de filles venir s'écraser sur la scène. Des tas d'objets volent dans tous les sens. Des gens montent sur scène, viennent nous embrasser, nous tirent par les épaules puis sautent dans les premiers rangs.

Iggy – comme à son habitude – baisse son froc et exhibe sans gêne son énorme sexe. Il marque sa révolte, affirme sa différence et encule le pouvoir ! Vu le nom de notre groupe, nous nous mettons tous à genoux pour embrasser ses fesses. Nous fusionnons. Nous marquons notre révolte, affirmons notre différence et enculons le pouvoir ! Mais alors que les dernières giclées d'I Wanna be your Dog meurent dans la sono, nous assistons au début de l'apocalypse...

Comment ont-ils forcé les portes ? Il y a pourtant des gorilles qui assurent la sécurité... Une quinzaine de malabars entrent dans la salle par les portes coulissantes du fond de la salle. Le bruit des moteurs couvre la clameur des fans. L'odeur d'essence empeste. Des Hells Angels, des putains de Hells bousculent tout sur leur passage ! Les Stooges nous regardent avec la même interrogation dans les prunelles. Ces mecs viennent pour nous ou pour foutre la merde ? La réponse ne se fait pas attendre. Celui qui semble être le chef de meute fend la foule paniquée jusqu'au pied de la scène...

Silence mortel une fois le moteur au ralenti.

Le connard du devant de la meute porte un casque allemand à pointe, une barbe de dix jours et l'inévitable cuir doublé d'une veste en jean sans manches. Le slogan de son t-shirt : kill the queers.

— Vous prétendez faire du rock, mais vous n’êtes qu’une bande de sales tapettes ! Descendez de scène et venez nous castagner si vous avez des couilles !

Iggy sautille sur place, ses yeux virent au vert foncé. Un de ses roadies déboule de l’arrière de la scène, prend Iggy dans ses bras comme un gros paquet de la poste et l’embarque illico en coulisse. Erwin, le plus costaud des Stooges surgit de l’arrière et traverse la scène en un éclair ! À peine le temps d’entendre ses lourdes Santiags marteler les planches que déjà, il saute dans la salle. Quelque chose de métallique brille dans sa main droite. Je suis toujours sur scène avec mes musiciens, les trois Stooges près de nous. Erwin est déjà face au motard qui manifestement ne s’attend pas à cela. Il lui balance un terrible coup de poing en pleine face. Ce que j’ai vu scintiller est un coup de poing américain. Le nez du Hells explose comme une pizza écrasée par une pelle. Il s’effondre dans une mare de sang. Erwin se fraye alors un passage jusqu’au motard suivant. Dans un mouvement concerté et foudroyant, les autres roadies s’approchent des intrus. Ils ont tous une matraque, une batte de base-ball ou un coup de poing américain. Ils ne font qu’une bouchée des motards surpris par la contre-attaque. Quelques spectateurs leur prêtent main-forte en lardant les Hells au sol de coups de pieds. Une vraie boucherie !

Et puis soudain, une, deux, trois détonations ! L’Angel le plus en recul de la salle a totalement disjoncté en voyant ses potes se faire tabasser. Il a tiré dans le tas ! Au hasard... Des corps allongés piétinés par des spectateurs courant en tous sens...

Tumulte indescriptible. Des flics partout. Iggy me serre dans ses bras.

J’entends encore les derniers mots que je prononce ce soir du deux août mille neuf cent nonante et un : c’est fini, j’arrête tout, c’est fini...